Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 17

Artikel: La douce aumône : nouvelle
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256117

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

plafonds. Les murailles étaient renversées les unes sur les autres. Enfin il se fraie un passage et il parvient au cachot plein d'anxiété ne sachant si la comtesse était encore en vie ou si elle avait péri. Il ouvre en tremblant la porte de la prison. Quelle est sa surprise de trouver sans blessure, en parfaite santé l'innocente victime et son enfant. Tous deux tombent aux pieds l'un de l'autre, mêlant leurs larmes et se confondant en actions de grâces. Mais il fallait se hâter, car le comte pouvait revenir à chaque instant et sur les ruines mêmes du château, ressaisir trois proies au lieu de deux.

La tradition rapporte que la captive et son geôlier se sauvèrent ensemble de ce lieu de désolation, que la comtesse prit le voile dans un monastère où elle y mourut en odeur de sainteté ; que l'autre embrassa lui-même la vie religieuse pour se soustraire au courroux de son maître. Quant à la petite fille, elle fut recueillie et elevée selon son rang. Plus tard elle retrouva sa position dans le monde, fit un brillant mariage et laissa une nombreuse postérité.

A. D

Comment on meurt à San-Francisco

Ce n'est pas seulement les incendies terribles qui vous surprennent et vous carbonisent, et le tremblement de terre qui vous ensevelisse sous les ruines de vos demeures ; il y a eu de ces fins tragiques dont l'organe Reuter nous apporte le récit. Il est dû à une jeune fille Margaret. Un derhill échappé au désastre et qui a raconté à Los Angelos ce qui suit :

A trois reprises notre troupe de fugitifs s'arrêta dans les rues pour y camper sur des points où nous ne pensions pas que les flammes pussent nous atteindre, et trois fois nous eûmes à nous éloigner en hâte. Une fois nous vîmes des soldats et des pompiers qui s'efforçaient d'enlever les débris enchevêtrés d'un bâtiment qui s'était effondré et brûlait.

Il y avait, parmi les poutres, un homme qui suppliait qu'on le délivrât. Sa tête et une épaule sortaient des poutraisons. Du bras libre, il aidait de son mieux les sauveteurs à écarter les pièces de bois, mais les efforts étaient vains. L'incendie gagnait, et la chaleur était si intense que les hommes reculaient les uns après les autres. Il n'en restait qu'un, dont le feu avait déjà brûlé le visage.

Soudain, un jet de flammes contourna l'angle du bâtiment et enveloppa ce dernier lutteur. Il cria « Adieu ! » à l'homme qu'il abandonnait, ramassa son fusil et se sauva. Nous voyons de notre place la poutre sous laquelle le malheureux abandonné agonisait. Ses cheveux et sa barbe grillaient déjà. « Tuez-moi, criait-il, pour l'amour de Dieu ! » Le soldat fit demi-tour et se rapprocha de quelques pas. Il dit au moribond quelques mots que nous ne pûmes entendre, et s'éloigna de nouveau. « Tuez-moi avant de partir ! » cria l'autre. Le soldat se retourna vivement. Nous entendîmes la détonation de l'arme... Nous comprîmes.

Un autres témoin, l'ingénieur des mines E.-C. Brown, de San-Francisco, raconte de son côté qu'il a vu un agent de police prendre le nom d'une victime qui était encagée parmi des poutres brûlantes, puis, à la demande du prisonnier, lui envoyer une balle dans la tête.

Une dépêche de San-Francisco dit qu'un membre du personnel du gouvernement de la Californie qui concourait au sauvetage, a été tué d'un coup de feu par des hommes qu'on suppose appartenir à une patrouille d'habitants.

* * *

Le correspondant du *Journal* à New-York se fait l'écho d'un autre incident :

Un millionnaire des plus en vue de San-Francisco, M. Héber Tilden, a été trouvé mort par les troupes occupées au déblaiement des décombres. On a constaté qu'il avait été tué d'un coup de feu. M. Tilden était revenu à San-Francisco sur son automobile qui portait le drapeau de la Croix-Rouge, après avoir mis sa famille en sûreté dans une villa de la banlieue. Un de ses amis qui l'accompagnait a été blessé.

M. Tilden était revenu chercher des valeurs, et son audacieuse tentative aura paru suspecte à quelque patrouille chargée de la surveillance des immeubles.

Les erreurs graves qui ont été commises avec la meilleure foi du monde et les excès de brigandage qui semblent justifier ces mesures, ont décidé les principaux citoyens à constituer un comité de vigilance, qui a choisi pour président le docteur Donald Mac Cullogh.

LA DOUCE AUMONE

(SUITE)

II

Néanmoins, sa prédiction parut longtemps ne se réaliser qu'à moitié, et le bienfait ne profiter qu'à celui qui l'avait reçu.

Tandis que la jeune fille traînait son fardeau de misère, vivant presque au jour le jour selon les fluctuations des tristes situations aussitôt perdues qu'obtenues, l'obligé de sa charité généreuse commençait une existence prospère, comme si le vœu de la sœur de souffrance rencontrée par hasard lui eût vraiment ouvert une porte de bonheur.

En quittant Jacinthe, Pierre Dagerol marcha quelque temps par les rues ainsi qu'un homme ivre, en proie à une émotion, à un trouble profond, qu'il ne se rappelait pas avoir jamais ressentis, et qui lui faisait oublier sa faim ; il était à la fois heureux et confus de ce bouleversement intime qui infligeait un démenti formel à ses habitudes morales, aussi bien qu'à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, et dont, avec ce quelque chose d'inflexible sommeillant au fond de son caractère, il ne s'était pas encore départi.

D'une nature déjà renfermée et hautaine, bien que droite et loyale, il avait volontairement cuirassé son âme, la durcissant au contact des sèches réalités quotidiennes, afin de détruire en elle les sensibilités vives qui, selon lui, constituaient autant d'obstacles dans l'âpre lutte qu'est l'existence d'aujourd'hui. Certain d'avoir raison, s'il est vrai que nous portons en nous nos plus acharnés ennemis comme nos meilleurs éléments de réussite, il se croyait pour toujours délivré des attendrissements faciles ou des confiances superflues, et s'en réjouissait, sacrifiant de propos délibéré à ce farouche idéal « d'homme fort » les plus pures joies qu'il soit donné à notre éternelle mélancolie de goûter ici-bas. Et voilà que ces calculs savants étaient déjoués par un miraculeux hasard, voilà que le sévère édifice intime s'écrou-

---

et ensuite la Bretagne, il y a, paraît-il, des sites ravissants.

Le visage du jeune homme s'assombrit.

— Peut-être t'écouterai-je si père ne devait pas venir d'un jour à l'autre, répliqua-t-il. Mais je ne veux pas me trouver avec lui lorsqu'il n'y a pas d'étrangers entre nous. Il m'accablerait encore de remontrances, et j'en ai assez ; je n'en veux plus ! ajouta t-il orgueilleusement avec un éclair de ressentiment dans le regard.

— Oh ! Luc ! père est si bon et il nous aime tant !... interrompit vivement la jeune fille. Il a beaucoup travaillé, et tu sais bien que tout son désir est de te voir embrasser une carrière...

— ..... Plutôt que de traîner ma jeunesse dans l'oisiveté, comme maman l'a voulu pour me garder près d'elle ?... Tant pis pour lui, il fallait s'y prendre autrement !... acheva-t-il avec un rire mauvais.

Une tristesse et une compassion infinies voilèrent le doux visage de Chantal ; ces paroles de son frère évoquaient des scènes de famille extrêmement pénibles dont fréquemment elle avait été témoin, et dont le seul souvenir était encore très douloureux. Elle leva sur Luc un regard sérieux, et d'un ton persuasif elle reprit :

— Tu es encore si jeune, mon cher Luc ! Il ne dépend que de toi t'utiliser les dons que tu as reçus, pour te préparer un avenir heureux ; santé, intelligence, fortune, rien ne te manque.

— Je le sais bien ! Mais que veux-tu que je fasse ?...

— Travaille !

Il eut un sourire railleur.

— Vas tu me conseiller de faire ma conversion d'enfant prodigue ?... Me vois-tu me jetant aux genoux de mon père, le suppliant de me donner la dernière place dans ses bureaux ?... Non, mille fois non ! j'avoue que je ne m'en sens pas le courage.

— Il n'est pas nécessaire de te faire violence à ce point, tu sais très bien que nul n'exige cela de toi. Choisis une carrière quelconque, peu importe laquelle, la diplomatie, par exemple. Tu voyagerais puisque tu aimes tant cela.

— Tu en parles à l'aise, ma petite ; et les examens qui me restent à passer avant d'être reçu, tu les comptes pour rien donc ! J'ai le frisson rien que d'y penser, aussi je refuse ; trouve-moi quelque chose de plus facile.

Luc de Verneuil attaché d'ambassade ! cela sonnerait assez bien, cependant. Le revers de cette situation, c'est qu'il faudrait beaucoup me gêner pour l'obtenir, et je ne puis m'y résoudre.

— Tu aurais des difficultés à vaincre, sans doute ; mais les études que tu as faites te les aplaniront très vite si tu le veux. Le nom que tu portes abaissera devant toi plus d'une barrière... Un effort de ta part rendrait père si heureux. Promets-moi donc de réfléchir à ce que tu veux faire et de prendre une décision. Je t'assure que c'est ton propre intérêt, dit-elle gravement.

— Ma parole ! tu finirais par me rendre sérieux, petite Chantal. Moi, ton aîné, ce serait trop fort ! En attendant, je t'emmène au Casino, nous arrivons juste à l'heure du concert. Crois-moi, lorsqu'on a vingt ans, la meilleure devise est : Vive le plaisir ! conclut-il avec un éclat de rire moqueur, en jetant les rames au pilote et en lui donnant ordre d'amarrer.

lait au seul son d'une douce voix, que la trame si jalousement tissée se désagrégeait, s'évaporait à l'injonction caressante de deux yeux limpides d'un bleu violet, pareils à de rares fleurs humides de rosée.

D'avoir rencontré, en un soir de détresse, la Bonté, sous une inoubliable forme de femme, il restait inexprimablement désemparé et charmé, sentant, au fond de son cœur, s'ouvrir une source secrète de douceur et de tendresse qui ne tarissait plus.

Il allait, droit devant lui, cherchant du regard un modeste restaurant où apaiser sa fringale et ne pouvant, en dépit des affreux tiraillements d'estomac qu'il ressentait, se résoudre à entrer nulle part, tant il lui était pénible de changer la pièce de vingt francs qui revêtait pour sa gratitude une valeur inestimable et, en quelque sorte, un caractère de talisman précieux.

Comme il se ralliait de ces superstitions étrangères à son esprit positif, il se heurta contre un jeune homme qui arrivait en sens inverse au pas gymnastique, les pans d'un immense ulster envolés au gré du vent, et qui, l'avant regardé, s'écria aussitôt d'un air enchanté.

Tiens ! c'est toi !... Quelle chance !... Je sors précisément de ta maison... Ta concierge m'a dit qu'elle ne savait pas quand tu rentrerais, et j'étais ennuyé, oh ! mais ennuyé !...

Pierre Dagerol sourit avec indulgence à ce flot de paroles.

Le survenant, Maxime Saint-Hyacinthe, était un de ses amis, étudiant et Méridional comme lui, bon garçon dans la véritable acception du mot, serviable, reçu dans le meilleur monde, riche, quoique souvent sans argent, étant ce qu'on appelle « un panier percé », et original au delà de toute expression.

— Que me voulais-tu ? s'informa Dagerol.

— Tu le sauras tout à l'heure... Une aubaine pour toi, mon vieux !... Mais où vas-tu, en ce moment ?...

Dîner...

Saint-Hyacinthe frappa triomphalement sur son gousset :

— Ça va !... Je t'invite !... Mon « paternel » s'est exécuté !... Nous causerons mieux devant un menu suggestif !...

Pierre ne fit point de façons.

Heureux de conserver intact le doux fétiche, il glissa donc le louis dans une poche de son gilet et suivit sans résistance le joyeux amphitryon qui, un bras passé sous le sien, l'entraînait vers un de ces grands cafés où l'on soupe.

Pressé de savoir, espérant vaguement quelque issue à sa situation extrême, il demanda tout de suite, en dépliant sa serviette :

— Voyons, ami Maxime, ne fais pas le mystérieux : qu'as-tu à m'apprendre ?

— Rien que de très agréable ! assura l'étudiant qui fit claquer sa langue avec gourmandise... Merveilleuse cette bisque, n'est-ce pas ?..

Pierre Dagerol réprima un geste d'impatiente :

— Je la savourerai mieux, mon cher, en écoutant ton récit...

— Voilà ! voilà !... Dieu ! que tu es donc du Midi, mon « povre » ! railla gaiement ce Méridional outré qu'était Saint-Hyacinthe... Tu vas ! tu vas !... Il faut savoir attendre, que diable ! C'est même la tactique préférée des grands politiciens. « Le temps et moi », tu connais ça ?...

— Maudit bavard ! sourit malgré lui Dagerol diverti et agacé.

Maxime bondit.

— Ah ! c'est comme cela que tu me remercies !... C'est bien heureux pour toi que je sois bavard !... Si tu m'écoutais !...

— Comment ! protesta Pierre, mais je ne fais que cela depuis...

— Bon ! bon ! interrompit l'autre en riant, je vais te prouver victorieusement que mon bavardage, comme tu dis, t'a heureusement servi... Figure-toi donc que j'étais hier à la petite soirée intime et hebdomadaire de M. Dulac, notre sympathique sénateur... On parlait de l'encombrement excessif de toute les carrières libérales, des efforts que les plus méritants doivent dépenser pour arriver à gagner leur vie, sans pouvoir toujours y parvenir... Ces sages considérations, et beaucoup d'autres dont je te fais grâce, se rapportaient si parfaitement à toi, mon cher savant...

Pierre hocha la tête, en une machinale récusation modeste, mais son interlocuteur n'en continua qu'avec plus de fougue :

— Si ! si ! tu es un savant, et un bûcheur, et je t'admire, précisément parce que je suis un ignorant et un paresseux !... Tu vois que je ne me gobe pas, hein !... « Connais-toi toi-même ! » a dit le sage...

— Au fait ! au fait ! supplia Dagerol.

Saint-Hyacinthe brandit sa fourchette :

— Mais j'y suis !... Je suis au cœur même de la question !... Donc, frappé par des considérations qui semblaient viser son cas spécial, je ne pus m'empêcher de m'écrier que moi aussi, je connaissais des esprits d'élite qui, par le fait de l'envahissement de toutes les situations disponibles, sont souvent condamnés à végéter pour vivre en d'infimes places, cent fois au-dessous de leurs mérites. Et, à l'appui de ce dire, je citai mon meilleur ami, — salue ! une sommité médicale de demain, trop heureux d'occuper un maigre emploi dans un pensionnat afin de manger et de continuer ses études, et je demandai à « l'honorable société » si ce n'était pas une honte que, ayant perdu cet humble emploi, un garçon de la valeur ne pût trouver quoi que ce soit. Chacun en fut d'accord, et, soutenu par je ne sais quel vague espoir, une fois sur ton compte, je ne taris plus... On m'écouta... Quand je suis lancé, il n'est pas commode de m'arrêter...

— Je ne l'ignore pas...

— Je te conseille de te plaindre !... J'ai si bien chanté tes louanges que mon auditoire est demeuré persuadé que tu es un vrai phénix... Et quand je me suis tu, à bout de souffle, le maître du logis, un bienfaisant concentré, qui avait prêté grande attention à mes paroles, s'est approché de moi, s'informant si tu consentirais à donner des répétitions de sciences à son neveu... Appointements : trois cents francs par mois... On t'attend demain pour conclure... Prétendras-tu encore que je bavarde à tort et à travers ?...

Par-dessus la table, Pierre tendit la main à son ami.

— Merci, mon vieux ! dit-il profondément ému, tu est un brave cœur !

Là ! tu vois bien ! fit l'autre comiquement satisfait.

Et il parla de plus belle. Il put continuer longtemps sans que Pierre l'interrompît. Celui-ci ne l'entendait plus. Heureux comme il ne se rappelait pas l'avoir jamais été, il suivait une ineffable vision intérieure, gravait indélébilement en son âme les contours délicats d'un visage charmant qu'il lui faudrait désormais reconnaître entre tous les visages, les lignes d'une svelte silhouette de femme que, pour lui payer sa dette, il chercherait maintenant entre toutes les femmes.

(*La fin au prochain numéro.*)

IX

Sept heures sonnaient à la vieille horloge de Notre-Dame-Auxiliatrice, lorsque le train venant de Paris s'arrêta en gare.

Gauthier Lenorcy secoua la poussière dont le voyage avait maculé ses vêtements, pendant le court trajet de Rennes à Saint-Malo ; il s'informa au bureau des tramways de quel point partait le plus prochain bac pour Dinard, et après une légère hésitation à prendre la route de Saint-Servan ou celle de Saint-Malo, il se décida pour cette dernière.

Le cœur en liesse à la pensée de revoir ses amis, le jeune lieutenant se dirige d'un pas alerte vers le lieu d'embarcation ; regrettant à peine, malgré son désir d'arriver au plus tôt, que la mer, basse à cette heure, le forçât de traverser la petite et originale cité des anciens corsaires pour rejoindre la digue, où déjà plusieurs passagers attendaient le bac, au pied du rocher choisi par l'immortel Châteaubriand pour y dormir son dernier sommeil.

Une brume transparente flotte entre la mer et le ciel, interceptant coquettement sous son voile de gaze la lumière du soleil levant. Mais soudain le frêle écran se déchire, et les rayons vainqueurs s'épandent, pailletant les flots limpides d'une innombrable multitude d'étincelles.

Gauthier a pris place sur la passerelle. Et debout, les yeux fixés tour à tour sur l'immensité mouvante qui s'étend devant lui à perte de vue, ou sur le gracieux panorama qu'offre l'ensemble des villes de Dinard, Saint-Servan, Saint-Malo et Paramé le jeune homme aspire à pleins poumons la brise vivifiante, se confiant à lui-même qu'il fait bon vivre, et que ceux qui prétendent le contraire sont des esprits aigris ou moroses.

La taille élevée du jeune homme offre un remarquable type de vigueur et de souplesse. Le front haut et large, non moins que les yeux brun foncé, reflète l'intelligence et l'énergie ; la bouche serait sévère, si elle ne s'entr'ouvrait facilement pour le sourire ; toute sa physionomie respire cette loyauté et cette franchise qui appellent la sympathie et font, pour ainsi dire, partie intégrante de l'officier français.

(*A suivre.*)

Travaux agricoles de mai

Apiculture. — Epoque de la grande miellée. — Surveiller les ruches à cadres, ajouter un rayon tous les quatre ou cinq jours. — Essaimage vers le 15 mai ; transporter les essaims loin des mères, ne pas placer côte à côte les essaims du même jour. — Nourrir les colonies si la miellée ne suffit pas.

Agriculture. — Destruction des sanves et ravenelles dans les céréales, par l'épandage de solutions eupriques (sulfate de cuivre, 3 à 5 kilos dans 100 litres d'eau) ; employer au moins 800 litres de la solution par hectare ; ou nitrate de cuivre 2 à 2 k. 500 dans 100 litres d'eau. — Extirper le chiendent par des hersages croisés. — A la fin du mois, semer fourrages à consommer en vert en été et en hiver, après ensilage ; maïs, millet, sorgho, moha, sarrasin, etc. (voir mois d'avril). Premières fumures vertes ; enfouir le lupin dans les sols légers, sablonneux, médiocres, pauvres, la vesce dans les terrains calcaires ; toutes ces cultures à développement rapides paient bien les engrais chimiques ; superphosphate et chlorure de potassium. — Fumure des prairies naturelles après la première coupe : 200 à 300 kilos de superphosphate ou 500 à 600 kilos de